

Espoir et méfiance
Barbara, Allemagne, 2012, 1 h 45

Maxime Labrecque

Number 283, March–April 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68710ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, M. (2013). Review of [Espoir et méfiance / *Barbara*, Allemagne, 2012, 1 h 45]. *Séquences*, (283), 45–45.

Barbara

Espoir et méfiance

Empreintes d'une sensualité délicate et subtile, les images du film de Christian Petzold forment une toile impressionniste dépeignant la vie en province, en Allemagne de l'Est, à l'ombre de l'inaccessible, de l'indicible : l'Ouest. Loin de mettre l'accent sur le sociopolitique, le film suggère plutôt qu'il ne montre, se déploie à un niveau sensible et personnel. De nombreuses scènes silencieuses ponctuent ce long métrage qui, sans toutefois être trop contemplatif, amène le spectateur à voir au-delà des apparences.

Maxime Labrecque



Une performance tout en nuances

Le grand principe autour duquel tout le film évolue concerne le non-dit, la communication non verbale. En ce sens, la comédienne Nina Hoss, qui interprète le rôle-titre, offre une performance tout en nuances, jouant pour la cinquième fois sous la direction de Petzold. Médecin-pédiatre au visage rappelant vaguement une version froide et détachée de Nicole Kidman, vivant dans un endroit immonde, Barbara n'est certainement pas le personnage le plus loquace du film. Cela dit, son manque d'éloquence est éclipsé par les infimes variations de ses expressions, passant de la compassion à la honte, du doute à l'extase. Le spectateur assiste ainsi au dilemme de cette femme, prise entre son devoir professionnel et son désir de fuir à l'Ouest avec son amant. Heureusement, le film évite de sombrer dans le schéma de la quête, proposant plutôt des petits bouleversements et des rencontres décisives, le tout parsemé de balades à vélo et de visites surprises de la Stasi. En outre, si le film montre plusieurs côtés sombres de l'Allemagne de l'Est, il n'est pas pour autant démonstratif et manichéen. Ce qui est représenté, c'est surtout une fresque d'émotions et de sentiments – principalement la suspicion – qui s'est développée au sein d'un régime politique strict. La méfiance envers autrui est centrale dans ce film et les jeux parfois subtils du pouvoir y sont bien représentés. Ainsi, le spectateur, à l'instar de la protagoniste, navigue dans une ambivalence, une incertitude quant aux véritables intentions des autres personnages : sont-ils des alliés, sont-ils chargés de l'espionner ?

Fait plutôt inusité dans le monde de la production cinématographique, *Barbara* a été tourné en grande partie de façon chronologique. Ce faisant, de manière tout à fait naturelle, les comédiens pouvaient suivre très facilement l'évolution de leur personnage. Ce procédé, fort apprécié des comédiens, leur permet d'offrir un jeu plus proche du personnage, plus

organique et plus vivant, comme l'affirme le comédien Ronald Zehrfeld (André, le médecin-chef). Or, une scène en particulier a été isolée de cette chronologie : celle du baiser. Pour le réalisateur, il s'agit d'un moment-clé. Mais si le tout avait été tourné de façon chronologique, l'effet n'aurait pas été le même. Les comédiens évoluent progressivement jusqu'à cette scène, mais le réalisateur, en la tournant dès les premiers jours, provoquait volontairement un certain décalage, voire un certain déphasage. Ce n'est pas une histoire d'amour et cette scène désamorce les attentes élevées que le spectateur pourrait avoir. Ainsi, le film ne progresse pas que vers ce moment cathartique et la signification même du baiser demeure ambiguë. Il faut donc trouver ailleurs le point culminant du film.

Ce qui marque également, c'est le traitement sonore de certaines scènes. À plusieurs reprises, dans des plans magnifiques, Barbara revient chez elle à bicyclette, en fin d'après-midi, alors que le vent secoue vigoureusement les arbres. Ces images, pourtant anodines en apparence, expriment beaucoup plus qu'il n'y paraît, notamment grâce au bruit assourdissant des feuilles, et l'effet sur le spectateur s'en trouve intensifié. Quelque chose se prépare : le vent, mais également les vagues dans une autre scène, de par leur tumulte, sont le reflet des tourments de Barbara. Comme elle ne peut pas exprimer publiquement ce qu'elle ressent, les éléments, dans leur déchaînement, incarnent littéralement son sentiment d'alerte, mais également son anticipation, sa colère et sa méfiance.

Au final, Christian Petzold, avec *Barbara*, dépeint avec justesse et délicatesse la tranche de vie d'une femme, en évitant de faire le récit moralisateur d'une nation opprimée dont le salut résiderait dans la force pure de l'amour. À l'instar du film *To Have and Have Not* (1944) de Howard Hawks, qui fut présenté aux comédiens en guise d'inspiration avant le début du tournage, on y retrouve maints regards empreints de soupçons et de sous-entendus, caractérisant un nouveau genre de relation interpersonnelle. Petzold a réussi, comme il l'affirme lui-même, à saisir sur pellicule « cet espace spécifique entre les êtres, tout ce qui s'est accumulé, tout ce qui les a rendus si méfiants, mais aussi ce qu'ils croient, ce qu'ils rejettent ou qu'ils acceptent ».

■ **Origine :** Allemagne – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 45 – **Réal. :** Christian Petzold – **Scén. :** Christian Petzold – **Images :** Hans Fromm – **Mont. :** Bettina Böhrer – **Mus. :** Stefan Will – **Son. :** Andréas Mücke-Niesytka – **Dir. art. :** Kade Gruber – **Cost. :** Anette Guther – **Int. :** Nina Hoss (Barbara), Ronald Zehrfeld (André), Rainer Bock (Klaus Schütz), Jasna Fritzi Bauer (Stella), Christina Hecke (Interne Schulze) – **Prod. :** Florian Koerner von Gustorf, Michael Weber – **Dist./Contact :** EyeSteelFilm.